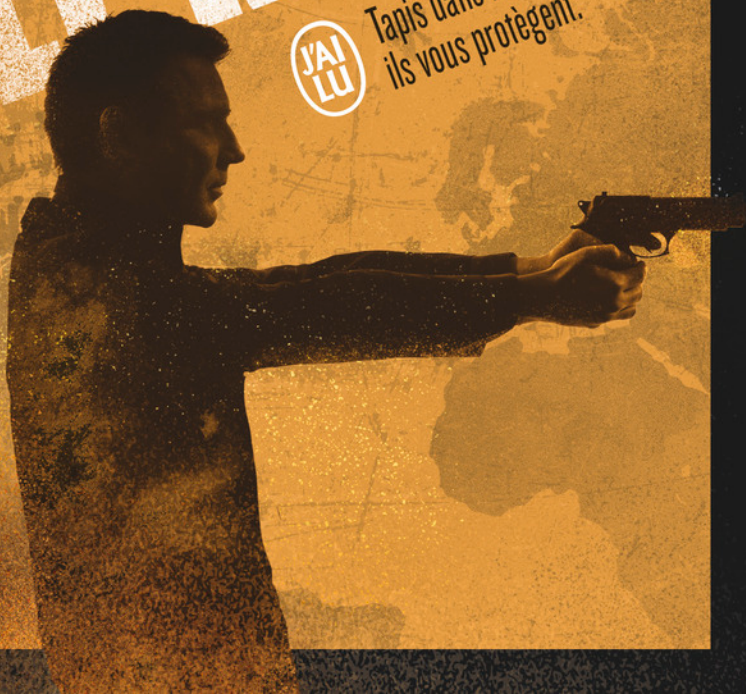


MARC EICHINGER
ALIX MEYER

LE RÉSEAU



Tapis dans l'ombre,
ils vous protègent.



Né à Neuilly en 1962, Marc Eichinger est un agent secret et lanceur d'alerte français.

Expert reconnu en finance internationale devenu agent de renseignement, il a mis ses compétences au service de diverses autorités.

Dans les années 1980, il est trader (opérateur de marché) et directeur de salle de marché. En 1986, il est cambiste à la BIAO, la « banque de la Françafrique », puis chef de la salle des marchés à Mitsubishi Bank et BBL à Paris.

Après le 11 septembre 2001, il voyage dans divers théâtres d'opérations militaires et travaille pour la DGSE. Depuis 2004, il dirige sa société d'enquêtes et de sécurité, APIC (Assistance Petroleum International Capital).

En 2006, il enquête sur le détournement des fonds étrangers consacrés à la reconstruction de l'Irak, vivant dans une ancienne forteresse de Saddam Hussein. Il se présente alors comme un investisseur français domicilié en Suisse. En 2010, il affirme dans un rapport que l'achat par Areva de mines d'uranium est surfacturée et constitue une fraude. À la suite, entre autres, de ces révélations, Areva est démantelée en 2016.

Il affirme avoir passé 7 ans au Niger, de 2013 à 2020, à travailler sur la sécurité d'une installation pétrolière. Des révélations contenues dans son livre, *Jeux de guerre* (2022), ont provoqué l'ouverture d'une information judiciaire.

Marc Eichinger intervient régulièrement dans les médias, notamment pour parler des affaires financières sur lesquelles il a enquêté.

Alix Meyer est le pseudonyme d'une ancienne journaliste basée en Asie puis en Afrique.

Le Réseau

MARC EICHINGER ALIX MEYER

Le Réseau

Proelio Procusi
FORGÉ AU COMBAT



©Éditions Plon,
un département de Place des Éditeurs, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il faut savoir pardonner à l'ennemi. En revanche, nous n'avons pas le pouvoir d'accorder le pardon à des personnages comme Ben Laden. Dieu seul le peut. Et notre métier consiste à faire en sorte que Dieu et ces personnages se rencontrent.

Natan ROTBERG,
expert en explosifs
de l'Unité 188 (Mossad)

À la mémoire de Philippe Setton.
Marc EICHINGER

À Esther, que j'ai enfin laissée partir.
Alix MEYER

1

Un cri. Rien qu'un cri d'hirondelle ou les jappements des chiens errants lui auraient fait du bien. Juste un peu de vie, qui, ici, semblait s'être éteinte depuis bien longtemps. Janco observa le ciel sans nuage, les dunes à perte de vue, dont les couleurs monotones trahissaient les souffrances répétées de ces lieux, puis il consulta sa montre. 3 heures 17. Il restait quarante-trois minutes avant le départ de la mission.

Il avait enfilé son gilet pare-éclats de dix-huit kilos et armé ses deux Glock 21. Sa kalach et un sac de chargeurs étaient posés à ses pieds. Nerveux, il descendit près du SUV et vérifia l'ouverture de la porte du coffre ainsi que le positionnement de la mitrailleuse. À côté du véhicule, le Cougar attendait sagement, monstre blindé de dix-sept tonnes qui avait déjà sauvé la vie de dizaines de personnes en Iraq et en

Afghanistan¹. Janco effleura sa carrosserie de la paume de sa main. Malgré sa masse, la bête atteignait facilement les cent kilomètres à l'heure. Par ailleurs, munie de six roues, elle pouvait se permettre d'en perdre trois sans cesser de rouler. De quoi tromper la mort et les mines improvisées.

— Moi non plus, je n'aime pas sa couleur, déclara une voix éraillée derrière lui. Je voulais un vert anis mais ils n'en avaient plus en stock.

Janco se retourna. Dupe lui faisait face, un sourire et une cigarette aux lèvres. C'était un Boer comme lui, un gosse des cités qui avait grandi dans le ghetto blanc de Munsieville, aux portes de Johannesburg². Et son caporal sur cette opération. À peine âgé de trente ans, Dupe avait passé presque autant d'années en Irak qu'en Afrique du Sud. La guerre, il ne connaissait plus que ça.

— Arrête de stresser, souffla-t-il en même temps qu'un jet de fumée. C'est n'importe quoi, ces rapports du renseignement. Pourquoi une unité d'élite viendrait-elle attaquer une base qui n'abrite qu'un petit groupe de mercenaires, des membres d'une ONG et des gosses ? La théorie

1. Véhicule blindé résistant aux mines, fabriqué par Force Protection (États-Unis).

2. Les Boers sont les pionniers blancs d'Afrique du Sud, originaires, pour la plupart, des régions néerlandophones d'Europe, des provinces indépendantes du Nord, d'Allemagne et de France.

du kidnapping, je veux bien, mais sérieux, l'Iran a bien assez à faire avec la Syrie, Daech et les autres !

Janco reporta son regard sur le Cougar. Dupe ne savait pas que Qais Qazali était toujours en vie. Personne ne le savait, pas même Esther.

Quatre mois plus tôt, Janco avait été contacté par l'ONG France Démocratie et son président, Hector de Balestoux, afin de sécuriser un convoi d'enfants du Château à Erbil¹. Le Château était le nom de code d'une ancienne forteresse proche de Kirkuk, qui avait été la cible répétée de bombes incendiaires lors de l'opération Iraqi Freedom quinze ans auparavant. Les murs avaient tenu ; en revanche, tous les militaires qui y combattaient avaient péri, brûlés vifs. Depuis, les autochtones pressaient le pas à proximité de ces remparts où les âmes des malheureux étaient condamnées à errer, puisqu'aucune cérémonie religieuse n'avait pu les conduire au paradis. Une planque idéale. Et une mission officielle de routine. Ce qui n'était pas le cas de l'autre mission – officieuse – de Janco : tuer Qais Qazali, le chef d'une unité d'élite iranienne, qui s'était fait du kidnapping de Blancs une spécialité. Capturé en 2007, Qazali avait depuis lors été déclaré mort par tous les services de renseignement. Sauf qu'aucune source ne mentionnait son exécution. Et le Réseau, l'agence

1. Ville d'Irak.

de renseignement qui employait Janco, avait de bonnes raisons de croire que ce fou de guerre avait repris du service.

*

* *

Esther fixait l'aiguille des minutes sur le cadran de sa montre. Assise sur l'unique chaise du minuscule bureau que contenait sa chambre d'hôtel, elle n'avait pas fermé l'œil depuis plus de vingt-quatre heures. Dans trente minutes, le convoi qui devait lui amener Meira démarrerait. Cent kilomètres séparaient Kirkuk d'Erbil. Cent kilomètres sur une immense ligne droite, avec strictement rien aux alentours, si ce n'était la menace d'une bombe derrière chaque caillou. Un haut-le-cœur lui souleva l'estomac. Elle courut dans la salle de bains et se pencha au-dessus de la cuvette des toilettes, mais rien ne sortit. Livide, elle se passa un gant d'eau chaude sur le visage, puis elle retourna s'asseoir, en proie à un malaise plus grand encore. Elle n'avait plus l'habitude d'éprouver quoi que ce soit. La peur, c'était quelque chose qu'elle se rappelait avoir ressenti il y a fort longtemps. La peur, la joie, le désir. Autant d'émois qui l'agitaient en cet instant précis.

Elle avait tout prévu : une poupée avec des yeux qui se fermaient quand on la couchait, des livres d'images, un crocodile en bois qui se

tirait à l'aide d'une ficelle, un rendez-vous avec le pédiatre aussi, dès que la petite arriverait saine et sauve en Israël, et, enfin, une couverture et un oreiller afin de voyager confortablement jusqu'à Tel Aviv, en passant par Chypre. Sur l'île, Esther avait même contacté un *sayan*, un civil juif qui proposait gratuitement son soutien au Mossad et qui leur offrirait le gîte et le couvert pour la nuit.

À nouveau, elle consulta sa montre. Plus que vingt-six minutes. Elle inspira à fond.

La petite verrait la mer pour la première fois. Est-ce qu'elle voudrait se baigner ? Quelle importance...

Nouveau coup d'œil à sa montre. Janco allait donner le départ à la voiture de tête dans dix-huit minutes. Son estomac se contracta.

C'était elle qui avait prénommé la gamine Meira, « celle qui éclaire » en hébreu. Janco ne savait rien de son importance. Esther avait hésité à la lui révéler, mais Hector l'en avait dissuadée. Cette gosse, c'était un sacré paquet d'emmerdes à elle seule, alors mieux valait cacher ses liens de parenté au plus grand nombre de gens possible, Janco y compris, et lui faire croire qu'il dirigeait une banale opération d'escorte.

Trois ans plus tôt, à l'été 2014, Daech avait envahi le Sinjar. Seule l'intervention des YPG¹,

1. Les « Unités de protection du peuple » (en kurde : *Yekîneyên Parastina Gel*).

une faction kurde qui combattait pour la cause kurde, et du PKK¹, des combattants kurdes originaires de Turquie, avait permis le sauvetage des milliers de Yazidis pris sous le feu des envahisseurs. Étrangement, cet événement avait révélé au monde l'existence de cette minorité ethnique oubliée de tous.

À la suite de cette invasion, Esther avait bien compris, au cours de ses échanges avec les différents services kurdes, qu'ils avaient récupéré des enfants de castes élevées. Selon toute vraisemblance, ces enfants étaient d'ailleurs les seuls survivants de ces castes. Ces mêmes avaient ainsi le pouvoir de refonder la tribu de leurs ancêtres. Une petite fille surtout, âgée de cinq ans et issue de la caste des Sheikh. Sans doute la dernière de cette lignée princière.

Établie à Erbil en tant que responsable de l'ONG Children Care, Esther avait rapidement été contactée par Hector de Balestoux, un industriel franco-suisse richissime, lui-même en charge de l'ONG France Démocratie. Lors d'un dîner en tête à tête, celui-ci avait eu la délicatesse de faire semblant de croire à la couverture d'Esther, tout en sachant parfaitement qu'il avait affaire à la cheffe du bureau du Mossad à Erbil. Et cela arrangeait grandement ses affaires. France Démocratie venait de récupérer les huit

1. Le « Parti des travailleurs du Kurdistan » (en kurde : *Partiya Karkerên Kurdistan*).

orphelins yazidis, dont la petite fille âgée de cinq ans... Contrairement à Esther, aucun des membres de l'ONG ne parlait le kurmandji, leur langue. Par ailleurs, vêtir les orphelins s'était révélé compliqué car les Yazidis avaient banni la couleur bleue de leurs garde-robes¹. Logés provisoirement au Château, les petits seraient bientôt disponibles à l'adoption. Et Hector était pressé de se débarrasser d'eux. Et surtout de la gosse.

— Pour être bref, avait-il bafouillé ce soir-là, mal à l'aise, nous offrirons les papiers nécessaires à la personne qui lui fera quitter le pays dans les conditions appropriées.

Si l'extinction du reste de la caste des Sheikh était confirmée, la gamine deviendrait une princesse autant que le symbole de leur persécution. Soixante-quatorze génocides et des siècles d'oppression. Voilà ce qui faisait d'elle une cible à éliminer d'urgence pour les Iraniens.

Esther n'avait pas le droit d'avoir d'enfants. Les membres du Kidon, l'unité d'élite du Mossad dont elle faisait partie, étaient des guerriers qui n'avaient pour vie que leurs missions. Mais contrairement à tous les autres, pour elle, cette

1. Le cheikh Ade, guide spirituel des Yazidis du ^{xiii}e siècle, a interdit de manger du porc, de se lier aux musulmans, et de porter des vêtements de couleur bleue. Les Yazidis ne conçoivent pas l'enfer et acceptent le bien comme le mal. Leur société est structurée en castes, avec les Sheikh au sommet, vêtus de blanc, les Pîrs, en noir, puis on descend l'échelle sociale avec les Fakirs, les Khavals, les Ankhans, les desservants.

gosse était une chance : sa seule possibilité de devenir un semblant de mère. La gamine était aussi précieuse que dangereuse, et le Mossad préférerait la savoir sur son territoire, adoptée par l'un de ses membres, plutôt que dans une famille d'accueil quelconque. Alors Esther avait contacté l'Institut¹ et obtenu, après moult réticences, un « feu orange » pour son adoption. Nom de code de l'opération : Benaw. Le but était de rapatrier la môme à Tel Aviv où elle aurait une nouvelle identité. En cas d'échec, l'Institut nierait toute connaissance de l'affaire ainsi que des personnes impliquées.

Esther poussa son regard jusqu'aux monts pelés, qu'elle devinait par la fenêtre de l'hôtel dans le jour naissant, témoins passifs de siècles de souffrances, de départs et de renoncements. Les Kurdes disaient n'avoir pour amis que les montagnes. Elle les comprenait. La nature absolue de la guerre justifiait tous les crimes, et ils avaient eu droit à toute la panoplie des trahisons.

— Pas cette fois, murmura-t-elle sans s'en rendre compte.

Elle n'était qu'un fantôme et sa vie qu'une ombre. Si elle devait périr, elle périrait, sans se prosterner devant rien, ni personne. Toutefois, pour la première fois depuis des années, elle

1. Surnom du Mossad.

ferma les yeux et demanda au ciel de lui accorder cette grâce : la garde de Meira. Certes, elle ne pourrait pas l'élever, et ce ne serait pas elle qui irait la chercher à la sortie de l'école, puis qui l'emmènerait jouer au parc. Mais elle serait là, quelque part, à veiller sur elle. Elle aurait une raison supplémentaire de se battre et de rester en vie.

*

* *

Cela faisait maintenant deux semaines que les services de renseignement kurdes annonçaient à Janco une attaque imminente ; or rien ne s'était encore produit. Les services kurdes avaient précisé avoir repéré trois hommes, dont l'un portait un sac. Ce qui signifiait que des équipes de trois individus se tenaient à l'affût avec du matériel.

Les services kurdes étaient réputés pour leur fiabilité. Si une unité iranienne comptait attaquer, c'était forcément avec un seul objectif : enlever des Occidentaux, *a fortiori* membres d'une ONG, et donc dotés d'une forte valeur marchande.

Janco observa le désert à l'horizon. Qais était là, quelque part. Son unité tournait autour du Château. Et parce que c'était la sienne, la menace était grande. Or Janco ne pouvait pas révéler ce qu'il savait à ses hommes, encore moins à Esther. Pour cela, il aurait également fallu qu'il

révèle appartenir au Réseau. Esther aurait aussitôt prévenu le Mossad et la mission aurait été annulée.

Sa mâchoire se crispa un bref instant. Il devait rester concentré, ne pas penser à Esther. De toute façon, les enfants ne couraient aucun danger. Ils n'étaient pas la cible.

De l'extérieur, le Château était impossible à attaquer. Qais attendait forcément que les membres de l'ONG quittent ses murs pour leur tomber dessus. C'était justement le pari qu'avait fait le Réseau, et la raison pour laquelle Janco avait accepté la proposition d'Hector de Balestoux.

Dupe jeta sa cigarette à ses pieds, puis l'écrasa de la pointe de sa botte. Janco, quant à lui, consulta sa montre une dernière fois. Il restait huit minutes.

*

* *

3 heures 58. La voiture de tête allait démarrer. Ensuite, ce serait au tour du minibus de partir, escorté par le SUV et le Cougar. Le chauffeur devait appeler Esther une fois qu'il aurait franchi le dernier *check-point*. Ils se retrouveraient ensuite dans Erbil, où Esther récupérerait les enfants pour les emmener, en tant que présidente de l'association Children Care. Elle ne verrait pas Janco.

Lors de leur dîner, quand Hector avait ajouté qu'un ancien lieutenant de la Légion étrangère d'origine sud-africaine avait été choisi pour protéger le convoi du Château à Erbil, Esther avait instantanément compris qu'il parlait de lui. Un signe du destin, ou plutôt un choix délibéré de la part du richissime industriel qui avait fouillé dans le passé de la cheffe du Mossad à Erbil. Engager l'ancien lieutenant, c'était donner à Esther une raison de plus d'accepter.

Janco regagnerait la France à peine la mission achevée. Encore une fois, Esther et lui passeraient l'un à côté de l'autre.

Tendue, elle vérifia que le désert qui courait tout autour de l'hôtel était toujours aussi silencieux. Seul le vent balayait le sable par intermittence. Elle se rassit.

Tout aurait pu être différent entre eux. Si elle adoptait cette gosse, peut-être pourrait-elle calmer ses démons et rouvrir un tant soit peu son cœur à Janco. Ne plus être qu'une tueuse.

*

* *

4 heures. Des postes de combat avaient été montés partout où les murs étaient accessibles, les escaliers piégés, sauf celui qui allait être emprunté par les enfants, et des mercenaires se tenaient sur les toits avec des stocks de munitions.

Sous un soleil rasant, les portes du Château se déverrouillèrent et la voiture de tête partit en éclaireur en direction d'Erbil. Elle devait ouvrir la route, vérifier les bas-côtés, les dépôts d'ordures suspects ainsi que les nids-de-poule, un travail méticuleux et risqué dont les services secrets kurdes avaient l'habitude. Au passage, elle devait également prévenir les différents *check-points* de l'arrivée du convoi.

Quinze minutes plus tard, Leyla et Liam, deux membres de l'ONG France Démocratie, allèrent réveiller les enfants. Ils les enroulèrent dans des couvertures, puis ils donnèrent à chacun d'eux une boîte de jus d'orange et un morceau de pain. La cuisinière qui les accompagnait voulut préparer du café pour Dupe, seul militaire qui resterait à bord du minibus. Janco s'agaça. Ils venaient de perdre cinq minutes sur leur programme. Leyla et Liam rassemblèrent les enfants et les pressèrent dans le véhicule. Dupe posa une main bourrue sur l'épaule de son chef.

— Du calme, *boss*. Ce retard n'a aucune importance.

Il avait raison. Les gosses allaient avoir une longue journée, qui s'achèverait sur l'aube d'une nouvelle vie. Mieux valait ne pas les stresser. Janco donna une accolade à son caporal en retour, puis il lui rappela de signaler leur position à Children Care une fois le dernier *check-point* franchi. Après quoi, il monta dans le SUV blindé, sur le siège du passager avant. À l'arrière

avaient pris place Josh, le militaire chargé de la mitrailleuse, et Liam. Sa nationalité suisse doublée de son teint de lait faisait de lui une cible de choix. Quant à Leyla, une Kurde sans intérêt pour Qais, elle s'était installée parmi les enfants dans le minibus.

Les consignes étaient claires : Mahmoud, le chauffeur du SUV, devait rester à cent mètres du minibus si la route était dégagée, et le coller en cas d'affluence. Mais à cette heure-ci, Janco était confiant. Il n'y aurait personne. Il avait tout de même prévu une petite « friandise » pour Qais Qazali : cinq militaires avaient pris place dans le Cougar avec pour mission de rester à distance d'intervention. Si une voiture civile ou n'importe quel véhicule commençait à coller dangereusement le SUV, ils ouvriraient le feu par l'arrière, sans sommation, puis le Cougar remonterait sur eux et défoncerait le véhicule suspect. Et si jamais le SUV était pris sous un feu latéral, le Cougar s'interposerait entre lui et les agresseurs. Avec sa masse et son blindage, il pouvait se prendre une roquette sans craindre autre chose que des rayures.

4 heures 30. Le jour était levé et le ciel dégagé. Janco donna le signal du départ. Le convoi se mit en branle, le minibus d'abord, puis le SUV, les feux éteints et la radio silencieuse, et enfin le Cougar. Derrière eux, les portes du Château se refermèrent.

*
* *

5 heures 10. L'homme ouvrit son téléphone portable et y inséra une carte SIM anonyme. Il ralluma ensuite l'appareil et passa un coup de fil.

*
* *

Esther regarda une dernière fois sa montre. 5 heures 30. Il était temps pour elle de quitter l'hôtel et de rejoindre le centre-ville d'Erbil.

*
* *

Ils avaient franchi les deux premiers *check-points* sans encombre. Il n'en restait plus qu'un. Quarante kilomètres les séparaient d'Erbil où ils seraient définitivement en sécurité.

Alors que Dupe sentait sa nervosité le quitter, le bruit d'une moto lui parvint. Il l'aperçut quelques secondes plus tard. C'était une vieille routarde conduite par un individu casqué et transportant un passager, également casqué, assis derrière lui. Pas bon signe. Le caporal se colla à la porte du minibus, son Glock à la main. La moto les croisa. Il eut juste le temps d'apercevoir l'énorme blouson que portait le passager.

Cent mètres plus loin, Janco vit le conducteur de la moto freiner puis effectuer un demi-tour et repartir à fond en direction du minibus. Ce n'était pas possible. C'était eux, la cible ! Mahmoud n'attendit pas l'ordre de son chef : il écrasa la pédale d'accélérateur.

Contrairement aux autres enfants, Meira ne dormait pas. Elle avait fini son morceau de pain, bu le jus d'orange, et regardait par la fenêtre les dunes de sable à l'horizon. La veille, Leyla leur avait lu un livre où il était question de banquise et d'ours blancs. La banquise, c'était quelque chose qu'elle avait eu beaucoup de mal à imaginer. Leyla leur avait ensuite montré des photos d'ours et de phoques. Depuis, Meira pensait à eux. Elle aimerait tant voir un de ces gros animaux un jour. Un énorme ours qui se dresserait sur ses pattes arrière, prêt à l'attaquer, et elle n'aurait pas peur. Les autres enfants étaient angoissés, pas elle. Elle se sentait chez elle parmi les décombres du Château et ses fantômes. Elle fixait le noir pendant des heures, en attendant que l'aube paraisse.

Elle perçut le bruit de la moto et colla son nez à la vitre pour l'apercevoir. Son conducteur se rapprochait justement du milieu du bus, là où elle était assise.

Janco comprit juste avant que le *blast* de la bombe ne soulève le SUV. La route disparut dans un nuage de poussière, puis le véhicule bascula sur le flanc gauche. Sous la violence de

l'explosion, les vitres blindées rentrèrent dans l'habitacle.

Blessé au visage, le lieutenant mit du temps à reprendre ses esprits. Du sang coulait de son front jusqu'à sa bouche et la douleur martelait ses tympans encore intacts grâce aux bouchons protecteurs. Hagard, il se tourna vers Mahmoud, mais l'espoir n'était plus permis. Un débris avait perforé le pare-brise pour le toucher en pleine tête.

Dans le coffre aménagé du SUV, Josh, le militaire chargé de la mitrailleuse arrière, remuait. Liam non. Janco essaya d'appeler son subalterne mais aucun son ne sortit de sa gorge. Autour d'eux, les airbags commençaient à se dégonfler. Josh jeta un regard à son voisin – il ne pouvait plus rien faire pour lui – puis il passa à l'avant, fit basculer le pare-brise et aida son chef à se débarrasser de ses chargeurs ainsi que de la plaque protectrice de son gilet pare-éclats. Ils devaient faire vite, car l'atmosphère était irrespirable. La poussière s'imprégnait partout et commençait déjà à recouvrir le corps de Mahmoud. Janco lui jeta un dernier regard, après quoi il s'appuya sur le cadavre pour s'extraire du SUV.

Au-dehors, c'était pire encore. Les deux hommes se jetèrent au sol afin d'y chercher le peu d'oxygène qui y subsistait. Ils bloquèrent ensuite leurs poumons et rampèrent aussi vite et loin du SUV qu'ils le pouvaient. Du sang coulait toujours le long du visage de Janco, mais

ce n'était rien, se rassura-t-il. Le blindage avait résisté. La bombe n'avait pas été si forte que ça.

De la lumière apparut subitement au bout du nuage, une quinzaine de mètres plus loin. Rampe, s'ordonna-t-il, rampe ! Il sentait son subalterne faire de même à côté de lui. Impossible de parler ni même de tourner la tête pour le voir. Ramper, se dégager de là au plus vite, vivre.

Alors qu'ils sortaient enfin du nuage de poussière, une légère brise balaya la scène autour d'eux, révélant un cratère d'une quinzaine de mètres de large, là où aurait dû se trouver la route. Ce n'était pas leur véhicule qui avait sauté sur une mine... Sous le choc, Janco tenta de discerner le minibus au milieu de la cavité, mais tout ce qu'il vit fut un morceau de carcasse fumant, coupé en deux, ainsi que des restes de corps calcinés.

Quatre ans plus tard

avril 2021

2

*Morte la bête, mort le venin*¹.

Afrique du Sud, cimetière de Pomfret

Le vieux roula le corps dans la couverture élimée avant de le faire basculer dans le trou. Janco émit un grognement.

— Le voir ainsi, juste enveloppé dans ce bout de tissu, ça me rappelle un taliban que j'ai buté en Afgha.

Augusto se tourna vers lui, interloqué.

— Quel est le rapport ?

Son anglais était marqué par un fort accent portugais qui trahissait ses origines angolaises. Janco poursuivit, le regard fixé sur le cadavre emmaillotté :

1. « *Muerto el perro, se acabó la rabia* » : proverbe espagnol.

— Dès qu'il connaissait le nom de sa prochaine victime, il lui envoyait une lettre avec à l'intérieur un billet de dix dollars, un fil et une aiguille. Une menace de mort imminente.

— Le billet pour acheter le linceul et le reste pour le coudre, conclut Augusto dont la perspicacité était le fruit de longues années sur le terrain.

Le lieutenant acquiesça.

— Regarde notre ami, on le met en terre comme un chien, fulmina-t-il.

— Non, le détrompa le vieil Angolais. La terre le reprend, voilà tout. Il n'est pas mort et nous nous retrouverons en enfer...

Pour accompagner ses mots, il sortit une bouteille de sa poche et fit semblant de trinquer.

— Aux Terribles !

Janco serra les dents, puis il leva le bras afin de joindre son geste à celui du vieil homme.

— À ceux qui ne reviendront plus, répondit-il en écho.

To the lost, mon ami, ajouta-t-il pour lui-même. Le 32^e bataillon Buffle venait de perdre l'un des siens. Un mort de plus, voilà tout.

Il n'était pas 9 heures du matin, mais le soleil tapait déjà durement sur les toitures en tôle des habitations. Janco remit sa casquette. Ce pays, il y était né trente-neuf ans plus tôt. Eugène, son père, était venu y vivre à la fin de la guerre d'Algérie. Obligé d'abandonner la patrie qu'il aimait tant ainsi que la ferme qu'il y avait créée, il avait préféré retenter sa chance en Afrique du

Sud plutôt qu'en France. La famille de Kalya, sa future femme, y vivait depuis trois générations. Ses grands-parents s'étaient battus contre les Zoulous après avoir sillonné la brousse et transformé ce sol ingrat en fermettes agricoles. Puis les Anglais avaient débarqué, et pour s'appropriier plus facilement le fruit du travail des Boers, ils avaient enfermé leurs femmes et leurs enfants dans des camps où ils les avaient laissés crever de faim. La grand-mère de Kalya avait huit ans quand elle avait été emprisonnée. Contrairement à sa mère et à son petit frère, elle avait survécu au carnage et transmis sa rage de vivre à sa progéniture. Kalya était grande et musclée, elle aurait pu choisir un Boer, comme elle, un pionnier blanc d'Afrique du Sud, descendant des Provinces-Unies, mais Eugène, avec son air de chien battu et ses regrets, l'avait séduite. À croire que la souffrance s'était enracinée dans les gènes de cette famille et que la simple beauté de la vie n'était plus pour eux. Ensemble, Eugène et Kalya avaient monté une ferme. Puis Janco était né. C'était sa mère qui avait choisi son prénom, la forme slovaque de John, qui signifiait : « Dieu fait grâce ». En fin de compte, peut-être y croyait-elle encore ?

Gosse, Janco n'avait pas été malheureux. Il avait traîné dehors, comme la plupart des enfants de fermiers, et aidé ses parents aux champs jusqu'à la tombée du jour. Il avait rarement vu son père en revanche, qui travaillait

douze heures par jour, six jours sur sept. Il avait tout de même eu le temps d'écouter ses histoires sur la Légion étrangère, ce culte qu'il lui vouait, car c'était grâce au 1^{er} REP¹ qu'il avait échappé au FLN.

Ses parents étaient morts en 2001, peu de temps après le père d'Esther. Eugène avait été retrouvé attaché à un poteau au fond de leurs champs, poignardé et les tripes à l'air, et Kalya sur le sol de leur cuisine, étranglée après avoir été violée. Le message était clair : les Blancs n'étaient pas les bienvenus. Janco avait enterré ses parents, puis rejoint la Légion étrangère après une formation de médecin dans l'armée sud-africaine². La DGSE l'avait repéré au 2^e REP. Après ça, il avait intégré le COS – le Centre des opérations spéciales. Jusqu'en 2008, tout du moins, où l'opération sordide à laquelle il avait assisté au Tchad lui avait fait tourner le dos à ces agences corrompues pour en rejoindre une autre, plus clandestine.

Son téléphone satellite se mit à vibrer dans sa poche. Janco le déverrouilla et lut le message qui s'affichait : un rendez-vous chez Albert pour le jeudi suivant, accompagné de la photo d'un cerisier en fleurs. Le lieutenant replaça l'objet dans son baggy, le regard fermé. Une seule personne avait le pouvoir d'activer ce code d'urgence.

1. 1^{er} régiment étranger de parachutistes.

2. Le médecin est l'infirmier militaire spécialisé, dans une zone de guerre.

3

*Who dares win*¹.

Londres, quartier de Knightsbridge

Une pluie dense et glacée martelait les vitres du taxi. Dans l'habitacle, le chauffeur augmenta le volume de la radio. Janco ne s'était pas rendu à Londres depuis plus de deux ans. La dernière fois, il y avait récupéré une simple clé. Sa source avait refusé de se montrer.

Il avait enfilé un pull-over marin gris clair assorti à la couleur de ses yeux. Ses cheveux, d'un brun tirant sur le noisette, étaient coiffés en arrière. Machinalement, comme à chaque fois qu'il songeait à Esther depuis quatre ans, il

1. « Qui ose gagne », devise du Special Air Service (SAS), composante des forces spéciales britanniques, dont le club est localisé dans le quartier de Knightsbridge, à Londres.

effleura la marque de brûlure qui courait de son arcade sourcilière droite à sa pommette, témoin indélébile de son échec.

Le taxi ralentit.

— Albert Crescent, à Knightsbridge, annonça le conducteur. Nous y sommes, monsieur. À quel numéro je vous dépose ?

À cette porte, il n'y en a pas, songea Janco. « Quand on y frappe, on abandonne rapidement ses espérances », avait ajouté l'Amiral, la première fois qu'il y était venu. Une référence à Dante que Janco s'était empressé de lire afin de combler ses lacunes.

— Laissez-moi ici, ce sera très bien.

Le lieutenant paya la course, puis quitta l'habitable, non sans un coup d'œil aux alentours.

La porte se dressait au fond d'une ruelle étroite à sens unique bordée de tulipes, comme dans ses souvenirs. L'immeuble aux briques rouges datait de l'époque victorienne. Rien de très original ni d'outrancier.

À peine Janco grimpa-t-il les trois marches du perron, le visage rentré dans le col de sa parka pour se protéger au mieux de la pluie, que la porte s'ouvrit sur un colosse en livrée grise et gants blancs. Les caméras disséminées ici et là étaient toujours aussi efficaces...

L'homme le salua.

— Bonjour, monsieur, inutile de vous présenter. Votre interlocuteur vous attend depuis avant-hier.

Prière du Para

André Zirnheld écrit cette prière en 1938, alors qu'il exerce comme professeur de philosophie. Durant la Seconde Guerre mondiale, condamné comme déserteur pour avoir rejoint la France libre, il s'enrôle dans le French Squadron du Special Air Service. À sa mort le 27 juillet 1942 au cours d'une opération commando en Afrique, ses compagnons découvrent dans ses affaires le texte suivant, qui va devenir la « prière du Para ».

Je m'adresse à vous, mon Dieu,
car vous seul donnez
ce qu'on ne peut obtenir que de soi.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qu'il vous reste,
donnez-moi ce qu'on ne vous demande jamais.

Je ne vous demande pas le repos
ni la tranquillité,
ni celle de l'âme, ni celle du corps.

Je ne vous demande pas la richesse
ni le succès, ni peut-être même la santé.

Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement
que vous ne devez plus en avoir.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qu'il vous reste.
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.

Je veux l'insécurité et l'inquiétude,
je veux la tourmente et la bagarre,
et que vous me les donniez, mon Dieu,
définitivement,
que je sois sûr de les avoir toujours,
car je n'aurai pas toujours le courage
de vous les demander.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qu'il vous reste.
Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas.

Mais donnez-moi aussi le courage,
et la force, et la foi.

Car vous seul donnez
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.